

J. N. 136.635

UNIVERSITÉ
DE LYON

FACULTÉ DES LETTRES

Lyon, le 7 février 1913

mon cher ami,

M. Vallod, je crois vous l'avoir dit, a
quitté il y a quelques semaines Lyon où il
était professeur au lycée pour aller occuper
le poste de maître de conférences à la
Faculté de Lettres de l'Université de Nancy.
Il est revenu cette semaine à Lyon, ou plutôt
à La Pape-Rillieux où il habitait, à cinq
ou six kilomètres de la ville, pour chercher
sa famille et son mobilier. J'espérais le
voir à cette occasion et le décider à
vous confier la traduction de son ouvrage.
Il ne m'a pas été possible de le joindre
et, quant à lui, comme il n'avait que

son très bref voyage des jours de carnaval
pour faire son déménagement, il est pro-
bable qu'il n'a pas trouvé un seul
instant pour venir en ville.

Je vais donc lui écrire et lui rappor-
teler le conseil que je lui avais déjà
donné, quand il s'était venu me voir en
janvier de faire traduire son livre par
vous. Il m'avait fait alors la même
réponse qu'à Rosegger lui-même : il
craignait qu'une édition allemande ne
portât préjudice à l'édition française.
Au point de vue commercial il avait un peu
raison. Cependant je vais lui démontrer
que le mal sera moins grand qu'il ne
le craint. Les deux éditions allemandes de
mon frère parzo n'ont pas empêché
l'édition française de se vendre complète-
ment ; il n'est plus possible à présent de
se procurer un exemplaire de l'original

et, en réponse à de nombreuses demandes qui
me sont adressées, j'envoie les amateurs
à la librairie Beck. Le Rosogger français
se vendra peut-être un peu moins vite s'il
y a une traduction allemande; cependant
il ne me paraît pas à craindre qu'il
doit tout à fait disparaître.

D'engagerai en outre M. Valliod à con-
siderer l'avantage qu'il retirera d'une
traduction pour sa réputation. Le
nombre de ses lecteurs demeurera restreint
si l'ouvrage n'est accessible qu'aux per-
sonnes sachant le français. Son nom sera
bien plus connu, s'il se met à la portée
du grand public d'Allemagne et d'Autriche.

Si l'éditeur Allan ne saurait faire d'objection,
je suis persuadé, sans que M. Valliod m'en
ait rien dit, que c'est lui, Valliod, qui a
payé tous les frais d'impression. Dès lors
Allan ne saurait éprouver aucune perte du
fait de la concurrence d'une édition allemande.



Ma fille Marcelle a été heureuse de recevoir
des nouvelles de M^{lle} Käthe. Elle a pris
bonne note de l'adresse que vous m'avez
donnée; elle tâche d'écrire encore à
votre éminente agronomesse avant d'en-
prendre plusieurs voyages, l'un à Grenoble
la semaine prochaine, l'autre avec moi
la semaine d'après à Poitiers où m'appellent
des affaires de famille.

A peine revenu de Poitou, je repartirai
probablement pour l'Italie. De maintenant
je m'occupe de louer une villa pour l'été
prochain. Nous avons jadis été voir sur la
région de la Côte d'Azur; des agences m'ont
fait des offres; il faudra que j'aille voir
bientôt la que valent la maison que l'on
me propose.

Je suis heureux d'apprendre que M. Sauty
continue à faire sur vous une bonne impression.
C'est un étudiant qui m'avait paru digne
de vous être recommandé.

Je vous retourne ci-joint la lettre de
Rögger que j'ai lue avec le plus vif
intérêt et que vous avez raison de conserver
avec le plus grand soin.

Amis,
Pascendy
à moi
certains
des
devenir
Necles
G.
Steward